

Les fantômes de l'opéra soulèvent une tempête lyrique et divisent le public

Scène Invités par la Comédie de Genève et le Grand Théâtre, le Français François Tanguy et sa troupe du Radeau invitent à s'égarer sous leur tente, le temps d'un spectacle énigmatique et bouleversant

Alexandra Demidoff

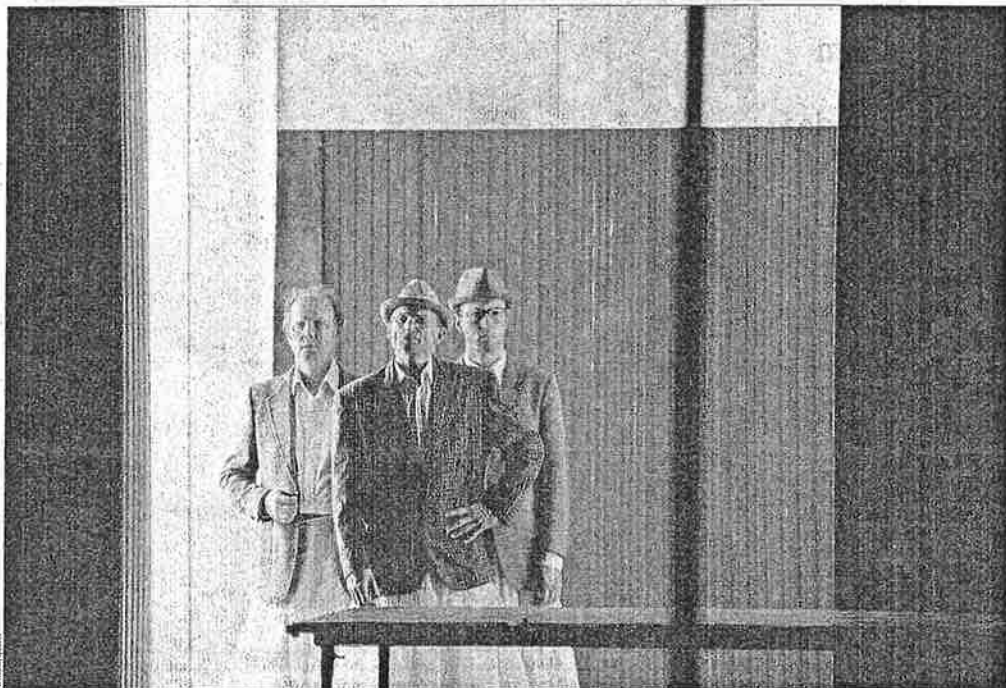
Des ovations muettes. Des soupirs désespérés. Des «merci!» Des «Plus jamais ce capharnaüm lyrique!» Coda lance la saison de la Comédie de Genève et divise. Le Théâtre du Radeau et son capitaine François Tanguy sont habitués à ce genre de fracture. Sous leur chapeau – planté sur la plaine de Plainpalais – ils font du théâtre comme on rapièce des manteaux de zibeline, les tutus de *Giselle*, les queues-de-pie de banquiers échappés d'un roman de Zola.

Molière, Brecht et Yasmina Reza en bégaieraient-ils de stupeur? Mais oui. Les sept acteurs du Radeau ne racontent pas d'histoire, ne réchauffent pas au micro-ondes Hamlet et Don Juan. Ils se drapent dans les lambeaux de splendeurs passées et se glissent entre torrents de lumière et trous noirs. Des fantômes, dirait-on, qui n'ont plus rien à jouer, puisque tout paraît déjà joué quand commence Coda. Alors, ce qu'on voit pendant une heure, ce qu'on entend, c'est un supplément d'âme. Un codicille musical. Cet ésotérisme apparent peut exaspérer. Nous, on a été très ému.

Nous voici invités au bal des damnés. Un monsieur chapeauté donne le tournis à Coppélia

Pourquoi aimer si fort ce Coda qui semble faire écho, comme une variation, à *Choral*, accueilli à Genève il y a quelques années? Pour l'inconfort qu'il propose d'abord. Plus de loi! Plus de repère! Sur scène, le désordre est roi. A première vue du moins. A l'avant-scène, deux tables comme on en trouve à la cantine des usines. A gauche, sur un axe oblique, des châssis dressés comme dans les coulisses d'un opéra. Au fond, un rideau en plastique qui ondule quand Verdi palpite – on croit reconnaître dans la bourrasque lyrique *Simon Boccanegra*, *Aïda*. Et puis, plus loin encore, une échappée suggérée par un jeu de panneaux. Il y a une autre scène ailleurs, souffle ainsi François Tanguy. Une scène dérobée. Et les hôtes de la soirée viennent de cet autre théâtre, vauriens en grande tenue, mais sans bristol.

Alors oui, inconfort. Un homme portant une jupe de balle-



Les acteurs du Théâtre du Radeau. Dans «Coda», des comédiens sonnambules mêlent leurs mots énigmatiques à Verdi et à Bach. Ils ne prétendent pas délivrer un sens mais offrir une expérience intérieure. ARCHIVES

rine murmure son récit à dix mètres du premier rang. Il parle du monde d'en bas. On tend l'oreille. Ses mots nous échappent. Une tragédienne traverse l'étendue, ensuite, elle est à elle seule un drame titubant dans la nacre. Elle raconte l'histoire d'une femme d'un genre «pharanoïde» qui se dispute avec un amiral, l'un et l'autre se noieront dans une rivière de diamants. Toutes ces bribes sont autant de flammèches qui jouent avec les ombres, constellent des vagues de musique.

Le bonheur, alors, c'est de lâcher la main courante. Et de se

laisser emporter par une lame de fond. Nous voici invités au bal des damnés. Un monsieur chapeauté donne le tournis à Coppélia. Un couple se griffe, valse et se meurt en plein ciel. C'est le mélodrame à son paroxysme: attraction, révélation et agonie.

Coda, c'est sa grâce, n'est composé que de chutes. Kafka y croise Lucrèce, Carlo Emilio Gadda, Hölderlin. Ça, c'est indiqué dans le programme. Sur scène, ces voix sont voilées. Ces références fonctionnent comme des balises: ce sont les empreintes des poètes, la trace d'un passage, les débris pu-

rulents de l'Etna – *Empédocle sur l'Etna* d'Hölderlin est cité.

Endeuillé, ce théâtre serait-il mystique? Non, si on y cherche Dieu, la transcendence. Les acteurs du Radeau n'ont qu'un seul territoire: la scène. La leur est pauvre, avec ces panneaux ingrats qui coulissent et modèlent l'espace. Mais leurs planches n'ont pas besoin de reluire. C'est dans le dénuement qu'ils trouvent la lumière: des projecteurs qui noient d'ombres les visages, qui éclaboussent soudain une parcelle. C'est parce qu'ils imaginent un espace d'après le drame – la coda est

en langage spécialisé la queue d'un morceau de musique, son dernier mouvement – qu'ils peuvent disposer des codes à leur convenance.

Il y a ici une pensée du désastre à l'œuvre. Baignés de ténèbres, deux rescapés titubent, main dans la main. Ils ont conspiré. Ils sont dans l'effroi de leurs basses œuvres. A genoux. Mais enfin accordés. L'espoir d'une fraternité.

Coda, Genève, plaine de Plainpalais, ve 6 à 19h et 21h, sa 7 à 18h et 20h, di 8 à 15h et 17h, ma 10 et me 11 à 19h et 21h (loc. 022/320 50 01).